

## INTRODUCTION

Présentée par Annie HUBERT

**Annie Hubert** est anthropologue, Directeur de recherche au CNRS, UMR « Adaptabilité biologique et culturelle » spécialisée en anthropologie nutritionnelle et anthropologie de la santé. Elle a publié de nombreux ouvrages sur l'alimentation et la santé.

Dans son introduction au Symposium de l'Ocha au Palais de la Découverte, Annie Hubert, Directeur de recherche au CNRS, pose des questions fondamentales pour l'anthropologie. Quelle est la forme de notre corps ? Existe-t-il pour les humains une forme naturelle, universelle, non touchée par la culture ? Si oui, laquelle ? Les morphologies des hommes varient, déterminées au départ par la génétique. Mais il est des formes comme des autres fonctions biologiques : elles sont soumises aux transformations liées à la culture et à la société. Et ce, partout sur la planète, dans tous les cas et sans doute depuis que les êtres humains se sont organisés en sociétés.

### **Dans toutes les sociétés, les corps de femmes davantage « sous influence » ...**

Que ce soit le bandage des pieds des Chinoises qui dura plus de cinq siècles, les déformations des lèvres de femmes africaines avec des plateaux de bois, l'élongation du cou par de larges colliers en anneaux chez les Karen d'Asie du Sud Est, mais aussi les corsets et les tailles de guêpes en Occident, les talons hauts et les chaussures étroites déformant notre instrument de marche le plus essentiel, le pied, ces exemples ne sont qu'un bref aperçu de ce que les humains ont pu faire et font subir à leur corps.

Ce sont majoritairement les corps des femmes qui sont soumis à des contraintes. Sans vouloir faire de l'anthropologie des genres et dénoncer les abus du patriarcat considérant les femmes comme un bien mobilier, on peut se demander : pourquoi les femmes ? D'autant que chez les Karen aux longs cous par exemple, nous ne sommes pas dans un système patriarcal et les femmes sont puissantes dans cette société. Serait-ce une nécessité de séduction pour la reproduction de l'espèce alors que, dans le monde animal, ce sont plutôt les mâles qui sont concernés ?

### **En Occident, la libération vient du monde anglo-saxon**

En France, durant des siècles et dès la tendre enfance, les corps des petites filles et, jusqu'à un certain point celui des petits garçons, ont été, pour les classes privilégiées, corsetés, rigidifiés et mis dans un carcan qui durera toute la vie. Il s'agissait à la fois de remédier à une fragilité et une mollesse considérées comme naturelle chez la femme et l'enfant et de protéger le corps en le renforçant artificiellement. Les corps de femmes entravés et construits par le sous-vêtement et le vêtement constituèrent la norme.

La grande libération du corps va venir du monde anglo-saxon. Aux Etats-Unis, en Angleterre, des mouvements, souvent apparentés aux mouvements féministes naissants, vont vouer les corsets aux gémonies, favorisant un développement « naturel » du corps dès l'enfance. Cela se popularise dès la fin du 19<sup>e</sup> siècle. Mme Bloomer et son costume « rationnel » ont un tel succès que, pendant longtemps, un pantalon ou un short bouffant s'appellera un « bloomer » ! En France, la libération totale a lieu au moment de la première guerre mondiale. Les femmes peuvent enfin respirer normalement, avoir un tour de taille supérieur à 50 cm et rester belles, même après la disparition de la gaine dans les années 50. La silhouette libérée n'est pas pour autant grosse, ni même ronde, elle est mince, ce qui ne veut pas pour autant dire maigre !

Les corps des femmes, de la guerre de 14 à la fin des années 50 sont idéalement minces, c'est-à-dire rationnellement ni gros ni maigres. Les valeurs esthétiques oscillent entre tailles plus ou moins fines, seins plus ou moins proéminents, et un aspect général de dynamisme et de bonne santé. Le corps se porte droit et ferme sans agent extérieur, rien qu'avec ses muscles : une vraie révolution.

### **Une libération de courte durée : retour du carcan, cette fois immatériel ...**

Dès le dernier tiers du 20<sup>e</sup> siècle, la santé est devenue un concept central, politiquement, économiquement, et par conséquence moralement. Le devoir de santé est un devoir citoyen et nécessaire à la bonne gestion de la communauté. Il est devenu essentiel que nos corps sains se maintiennent en forme par une alimentation et des activités appropriées. Il vaut mieux être maigre que trop gros, le gras nous entraîne dans le risque et le risque dans le comportement asocial, donc dans le péché, comme l'auraient formulé les générations plus anciennes.

La représentation du corps féminin se transforme lentement pour devenir celle d'un corps très mince, voire éthéré, jeune et performant, libéré de tout carcan, du moins matériel car le carcan moral et immatériel est devenu de plus en plus pesant. Cela devient évident dans la mode vestimentaire à partir des années 60, et dans le dénudement progressif et public de parties du corps autrefois au moins partiellement cachées, sauf sur les plages.

La moralisation du devoir de santé a entraîné une moralisation de l'esthétique. Il s'y ajoute la stigmatisation de la vieillesse et la lutte incessante contre l'âge. La contrainte du corset ou de la gaine a été remplacée par un carcan infiniment plus lourd et une pression phénoménale. Soumises à ces projections incessantes de femmes corporellement idéalisées, un grand nombre d'Occidentales se sont mises à réduire leur consommation alimentaire, à forcer sur la gym et le sport, et à devenir des obsessionnelles de la minceur pour se conformer à la nouvelle norme de beauté mince. Les adolescentes y compris, entraînant très tôt des désordres nutritionnels. Car c'est très jeune que se forge l'idée que l'on a de son propre corps et de son apparence, que l'on se soumet aux normes exigées par le groupe, et qu'on tente parfois de les combattre pour affirmer son existence ...

### **Entre extrême minceur et obésité : un paradoxe et beaucoup de questions**

De plus en plus mince, filiforme, maigre, l'idéal de la beauté féminine tend à devenir androgyne. La définition de la femme pourrait être : « quelqu'un qui pèse trop » ...

A force de régimes amaigrissants très tôt dans la vie, les jeunes sont-elles en train de se préparer des ostéoporoses précoces, des problèmes de fécondité et de grossesse ? Comment expliquer que, dans une société de pléthore, l'idéal soit celui du manque ou au moins du maigre ? Le miroir des Etats-Unis comme le modèle à éviter est-il un bon miroir ? Pourquoi les minces se trouvent-elles toujours grosses et sont elles aussi sinon plus avides de régimes que les plus rondes ? La médicalisation du discours est-elle efficace ou génère-t-elle une angoisse constante face à la nourriture et à l'image de soi ? Entre trop gros, trop mince, c'est quoi être beau ? Dans un monde de miroirs, où tout reflète notre image, peut-on se libérer de la norme ? Et si nous nous libérons, serait-ce pour tomber dans un autre type de contrainte ? Là se pose la question d'une contrainte nécessaire et structurante pour les groupes humains. Celle aussi de la responsabilité citoyenne qui nous rend comptables de notre corps et de son état d'une manière tout aussi contraignante que les religions. Celle de savoir que faire pour que nos enfants grandissent avec une image positive de leur corps. Et d'autres sur la possibilité de modérer le narcissisme ambiant, de revaloriser la diversité, de permettre aux plus âgés de ne pas avoir honte de vieillir, de faire que la beauté ne soit pas l'unique apanage de la jeunesse ... Sans oublier de rappeler qu'aucune norme, aucune influence, si contraignante soit-elle, n'intervient dans ces qualités bien plus importantes que sont le charme et l'ouverture vers les autres !